

journaux dishonora la presse. Toute espèce de personnalité sera strictement bannie de celui-ci, et c'est afin d'y donner le moins de lieu possible que l'Éditeur publiera sous le voile de l'anonyme la plupart de ses propres écrits.

Tels sont les principes qui régleront la rédaction du *Glaneur*. L'Éditeur s'engage à ne s'en point départir. Il mettra au contraire tous ses soins à accomplir fidèlement la tâche qu'il s'impose ici. Puisse-t-il y réussir ! Pour prix de ses efforts ils sera sûr, tout à la fois, de plaire à ses lecteurs, de leur être utile et de promouvoir le bien de son pays.

J. P. BOUCHER-BELLEVILLE.

Village Debartzch, 1 Décembre, 1835.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

On ne souscrit pas pour moins d'une année. Le prix de la souscription est de 7s 6d lorsqu'on ne paie qu'à la fin de l'année. Si l'on paie en prenant le journal, il n'est que de 6 chelins y compris les frais de poste. On est censé souscrire tant qu'on n'a pas payé ce qu'on doit et le journal sera en conséquence envoyé jusqu'au prochain paiement. On ajoutera un chelin pour chaque 12 mois de retard de paiement d'une année. On donnera un bénéfice de 10 pour 100 ou un Numéro *gratis* du journal à toute personne pour chaque 10 souscripteurs qu'elle procurera et dont elle fera tenir d'avance le montant de la souscription. Toutes lettres adressées à l'Éditeur, excepté celles des agens, doivent être franches de port. Les lettres non payées seront renvoyées au bureau de poste sans être ouvertes.

LITTÉRATURE.

UNE AVENTURE

DANS

LES MONTAGNES DU VERMONT.

Le voyageur qui a parcouru la Nouvelle-Angleterre ne peut oublier les *Montagnes Vertes*, vaste chaîne qui parcourt l'état de Vermont du nord au sud, et dont les flancs boisés donnent naissance à mille ruisseaux intarissables qui arrosent les plaines et vont ensuite alimenter le Connecticut supérieur et le lac Champlain. Cà et là en suivant les ondulations des crêtes, on remarque un pic de granit sombre, qui s'élance au-dessus des autres sommets plus arrondis; mais l'aspect général de toute la chaîne offre un immense amphithéâtre de forêts; où tous les bas-fonds, les rochers, les précipices, sont revêtus d'un manteau épais de végétation. Dans la partie sud, vous apercevez les blanches maisons et le clocher d'un joli village; mais vers l'extrémité nord, le voyageur ne rencontre que les huttes isolées de quelques planteurs, avec leur champ de maïs entouré de troncs mutilés, oasis presque inaccessible, où dix à douze enfans, à la chevelure couleur de chanvre, sont occupés à garder des bestiaux. Voilà tout ce qui indique en ces lieux le voisinage de l'homme.

Les progrès de la colonisation et les baïes des chasseurs ont expulsé les animaux sauvages des vicilles retraites qu'ils occupaient sur les bords des fleuves et dans les clairières des basses-terres; tout ce qu'il en reste s'est réfugié dans les Montagnes Vertes, où les solitudes des bois leur assurent un asile impénétrable. Là dans des lieux que le pied de l'homme n'a jamais foulés, errent encore l'ours noir, le cougar, le loup et le daim. De ces

retranchemens inattaquables s'élancent des bandes de renards qui portent le carnage dans la basse-cour du fermier; égorgent ses jeunes agneaux et enlèvent ses oies et ses dindons. Les ours et les cougars se sont rendus si formidables que la législature a dû les proscrire et mettre leur tête à prix. Cependant ces messieurs paraissent assez incorrigibles et se moquent des proclamations du gouverneur.

Il y a quelques années que, consacrant la belle saison à une excursion dans ce pays, je me trouvais dans un petit village bâti sur le flanc occidental de ces montagnes. L'aspect de ces sites avait un charme tout particulier pour moi, et je demeurai plusieurs jours à admirer ces tableaux d'une nature encore dans toute sa sauvagerie et primitive fraîcheur. Je ne pouvais me lasser de contempler ces masses gigantesques de forêts, dont les cimes supérieures s'élevaient comme les dômes d'une immense ville de verdure. J'aimais à suivre les ombres géantes qui jouaient sur le revers de la chaîne quand le soleil couchant jetait ses rayons obliques dans l'air diaphane du soir. Quel plaisir de s'égarer avec ses rêveries dans ces solitudes vierges où le règne du silence n'est troublé que par le bourdonnement d'une source d'eau vive, par la note musicale d'un oiseau invisible, ou par ces murmures que Milton appelle des langues aériennes, épelant des mots inconnus à l'homme. On pourra aisément concevoir la nouveauté et la fraîcheur des sensations que ce spectacle éveillait dans mon âme, si j'ajoute que, depuis plusieurs mois, je m'étais vu emprisonné dans l'étroite enceinte de la capitale de la Nouvelle-Angleterre, n'apercevant ni de ma croisée que des pavés et des murs de briques. J'aurais voulu ne plus quitter ces grandes et magnifiques scènes, tant les premières impressions que j'éprouvai furent vives, suaves et profondes.

Quoique je ne sois pas un chasseur émérite, j'aime cependant ce noble exercice; je me plais à poursuivre le gibier, à le harceler dans sa course, à le forcer dans sa retraite. Je puis prendre à témoin de mes nombreux exploits les environs de Boston et de Nantucket, où les canards et les pluviers sont tombés par centaines criblés de mon plomb meurtrier, et les bois de Roxburg et de Delham que j'ai presque dépeuplés de leurs écureuils gris. Les daims abondent dans les forêts des Montagnes Vertes, et je n'avais jamais tué de daim! Il faut au moins que je tue un daim, me disais-je, avant de quitter le Vermont: ce motif me décida à parcourir de nouveau ces forêts que j'avais naguère tant admirées. Ainsi, sans plus d'appât, j'empruntai un fusil à mon hôte, et par une belle matinée, je me dirigeai vers les régions supérieures: « Plus d'un homme, dit Sancho Pança, sort pour chercher de la laine qui s'en revient tondue. » Ce n'est pas encore le moment d'informer le lecteur jusqu'à quel point ce proverbe m'est applicable.

La chasse du daim dans les forêts d'Amérique ne ressemble en rien à celle qu'on fait en Angleterre. Ici on ne galope pas pendant vingt milles et en rase campagne; c'est lentement et à la dérobée que le chasseur se fraie un chemin à travers les futaies et les halliers; ou bien il se poste en embuscade près de quelque éclaircie, attendant immobile et en silence que le daim se présente. On ne peut employer les chiens à cette chasse, le bruit de leurs aboiemens et le froissement des buissons où ils cherchent à pénétrer feraient lever l'animal avant que le chasseur soit en état de l'atteindre. Je me réjouis et partis seul, à pied, mon fusil sur l'épaule.